

1 Nov 1980

AVEC LE DEFI TECHNOLOGIQUE

Avec la section vidéo, qui prend souvent trop d'espace pour peu de choses, avec également la section photo, la Biennale de Paris est aussi inquiétante que l'est M. J.-J. S.-S. avec les micro-ordinateurs (dans Le Défi mondial), avec "l'exemple japonais" d'"informatisation" (une émission de TV que vous avez peut-être vue). A la Biennale les exemples les plus abondants et éloquentes sont coréens du Sud, US, australiens et canadiens, mais également français. La France n'est pas encore "informatisée", mais l'art y répond à sa vocation d'avant-garde, il a déjà embrassé la technologie de pointe: "Pour exprimer ce qu'il lui est impossible de dire avec tout autre médium" (Don Foresta, sur les communiqués de presse de la Biennale). Cela n'a pas encore été prouvé. La forme est variable, mais le fond est toujours: exhibitionnisme, ludisme, soliloque, le propre des balbutiements. Ne disons pas gâchis, de crainte de paraître conservateurs. Au train où va le tapage autour des "nouveaux médiums", peu d'esprits restent encore capables de résister à la tentation de croire que la peinture, les beaux-arts, tels qu'on les a aimés, c'est bien fini.

1 Nov 1980

Michael Nyman et Hector Zazou

Concert autour de la Biennale

A PRES le Portsmouth Symphonia, Budd et quelques autres, voici venir des brumes londoniennes Michael Nyman, qui nous fera entendre ses dernières compositions dans lesquelles il entremêle hardiment des musiques de la Renaissance ou du XIX^e, du rock et de la comédie musicale, enchâssés dans des structures très dynamiques.

Et puis, pour terminer ce festival autour de la Biennale en beauté, voilà Hector Zazou, qui nous offrira des compositions tout à fait personnelles. Nous aurons le plaisir de réentendre Christian Chauvot (ténor), nous ferons la connaissance d'Anne Jequier, (soprano) ainsi que d'un quatuor à cordes. Et pour faire bonne mesure, il y aura un petit chef-d'œuvre vidéo intitulé Le grand musicien comme lorsqu'il compose.

Jeanne Folly

Les 1^{er} et 2 novembre, à 17 h, au musée d'Art moderne, 11, av. du Président-Wilson, Paris 16^e.

ROCK ET FOLK 14, Rue Chaptal - 9^e

Nov 1980

OBSCURS



(Kate Simon)

Autour de Brian Eno: tel, pourrait être le titre d'un cycle de concerts organisés par l'Atelier de Création Radiophonique de France-Culture, dans le cadre de la Biennale. Une manifestation qui, depuis longtemps, ne réservait plus de surprise, se bornant à ressasser interminablement les thèmes rebattus d'une pseudo-avant-garde. Mais voilà qu'elle met à l'hon-

neur ce concept d'"ambient music", que l'ex-cofondateur de Roxy a défini dans deux albums, et à travers les enregistrements publiés sous son label, « Obscure Records ». Ceux que la Biennale a invités à présenter au public parisien leur « musique d'ameublement » font partie de ces compositeurs « obscurs »: Gavin Bryars, dont la démarche a pu être qualifiée de dadaïste; Harold Budd, qui a co-signé avec Eno le volume 2 des « Ambient Music » (« The Plateaux of Mirror »), et dont l'approche naïve a bien des points communs avec celle des jeunes musiciens de la « new-wave » de Soho ou du Lower East Side; Michael Nyman, qui n'hésite pas à faire se rejoindre, avec humour, des bribes de rock ou de comédie musicale et des musiques de la Renaissance; et aussi Daniel Lentz, le Californien, sans oublier un grand concert gratuit du Portsmouth Sinfonia Orchestra, grand orchestre dissonant et parodique, à déconseiller à ceux qui n'ont pas le sens de l'humour! Toutes ces festivités sont en principe gratuites (on entre avec le ticket d'entrée de la Biennale), et se déroulent au Musée d'Art Moderne (11, avenue du Président Wilson). Seul le Portsmouth Sinfonia bénéficie du cadre prestigieux (!) du Grand Auditorium 104 de Radio-France (du 25 octobre au 2 novembre). — M.A.

LE NOUVEL OBSERVATEUR 11, rue d'Aboukir - 2^e

10 Nov 1980

LA TENDANCE MOLLE

On ne met pas si facilement le doigt sur une tendance nouvelle. Il y faut une vaste culture, beaucoup d'informations, un esprit de synthèse et du jugement. Daniel Caux doit certainement posséder toutes ces qualités à la fois, qui vient d'organiser, à la Biennale de Paris et en collaboration avec l'Atelier de Création radiophonique de France-Culture, neuf concerts qui ne ressemblent à aucun autre et qui, pourtant, ont tous quelque chose en commun. Mais il n'a pas donné de nom de baptême au courant qu'il révèle, comme s'il avait peur d'engager trop précisément l'avenir, ce qui est tout à son honneur.

Tandis que les répétitifs se répètent, que le disco ne change pas de disque et que les cagions tournent en cage, Daniel Caux décèle un étrange glissement des couches souterraines de la musique vers une mollesse très étudiée, un penchant inattendu pour l'aimable, le joli, le tendre, le facile, le banal, bref, pour tout ce que refuse d'ordinaire l'avant-garde instituée. Depuis qu'Alan Lloyd s'est pris pour Schubert à la demande de Bob Wilson, depuis que William Bolcom a mêlé tous les genres dans sa « dream music », on sentait bien qu'il y avait là-dessous un mouvement profond. Mais personne n'arrivait à l'éclaircir vraiment ou à le faire remonter en surface. Seuls les disques « Obscure » de Brian Eno, transfuge du groupe anglais Roxy Music, laissaient depuis cinq ans une trace durable.

Au musée d'Art moderne de la Ville de Paris

la sauce a pris enfin, avec des ingrédients pourtant hétérogènes, pour ne pas dire hétéroclites. Quel rapport, en effet, entre les chromos sonores du Californien Harold Burns et les objets trouvés du Londonien Gavin Bryars; entre les fantaisies mélancoliques qu'Hector Zazou et Joseph Racaille distillent au sein du groupe français Z.N.R. et le lettrisme électronique de l'Américain Daniel Lentz; entre l'écriture, si serrée dans son jeu de miroir, du maître britannique Michael Nyman et les délices émues du décalage et de la fausse note à quoi s'adonne un Portsmouth Sinfonia Orchestra dont tous les musiciens ne jouent que de l'instrument qui leur est le moins familier?

Du balbutiement appliqué à la virtuosité tapageuse, de l'artisanat primitif à la démonstration technologique, c'est cependant le même sourire doux, la même complicité, la même facilité apparente à faire de la musique pour le simple plaisir de l'instant. On porte un regard mouillé sur le cliché ou la caricature. On veut être, on est naïf mais sans rien oublier de ce qui fut appris. Bref, ce n'est jamais un jeu de massacre mais bien plutôt un jeu d'amour.

Par contraste et comme en négatif, la recherche dure nous paraît alors absolument insupportable, avec sa rigueur obtuse et sa volonté de puissance. Il y a dans cette tendance nouvelle qui n'ose pas encore dire son nom un certain art de vivre avec soi-même, qui vaut bien des discours plus éloquentes.

M.F.